

INTRODUCTION

LES MAYAS ENTRENT DANS L'HISTOIRE

La civilisation maya – la plus avancée des hautes cultures de toute la Mésopotamie – a produit une architecture puissante et grandiose. Des dizaines de villes, des centaines de monuments parsèment la grande forêt tropicale du Guatemala, du Honduras, du Belize et du Mexique, ainsi que la brousse du Yucatán.

Dans le Quintana Roo, le Campeche et le Chiapas, comme dans le Petén et sur les hautes terres de la sierra volcanique guatémaltèque, les tribus des Mayas ont fait éclore, entre l'aube de notre ère et le XIIe siècle, un nombre considérable de bâtiments impressionnants. Ce legs que fouillent, étudient et restaurent des équipes d'archéologues autochtones et des savants envoyés par les grandes universités américaines ou européennes, offre l'un des principaux témoignages de l'extraordinaire dynamisme des sociétés amérindiennes. Ces créations illustrent le sens artistique qui fleurit dans le Nouveau Monde, à une époque où l'Europe connaît l'apogée romain, les grandes invasions, puis les prémices de l'âge médiéval.



Mais le caractère exceptionnel que revêtent l'art et l'architecture des Précolombiens tient à un fait paradoxal qui dérouté l'historien et le comparatiste: ces oeuvres sont nées dans des sociétés qui n'avaient eu aucun contact avec l'Ancien Monde. À la veille de la Conquête espagnole, les peuples de la Mésopotamie n'étaient influencés ni par les civilisations occidentales, ni par celles de l'Extrême-Orient. Toute relation, toute filiation avait été coupée avant l'aube néolithique entre, d'une part, les habitants de l'Europe et de l'Asie et, de l'autre, les sociétés amérindiennes.

Lacunes et avancées culturelles

Cette spécificité des progrès accomplis par les peuples précolombiens dans leur évolution vers l'acquisition des technologies néolithiques est la cause des profonds décalages qui existent entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Elle explique aussi bien les lacunes que l'on constate chez les autochtones d'Amérique, que les surprenantes avancées qui caractérisent certaines de leurs civilisations.

Ainsi les plantes sur lesquelles s'élabore l'agriculture des tribus amérindiennes n'ont-elles guère de rapport avec celles de l'Ancien Monde: chez les Précolombiens, on ne connaît ni le blé, ni le seigle, ni l'avoine, qui sont les fondements de la nourriture en Occident, ni le riz sur lequel l'Asie a élaboré son mode de vie. En Amérique, en revanche, se développe très tôt la culture du maïs (attestée vers 5000 avant J.-C. dans la région andine et vers 3000 au Mexique). Celui-ci forme, avec le haricot noir, la tomate, la courge et le piment, la base de la nourriture des Mayas et des autres peuples mésoaméricains. Nombre de fruits complètent ce menu, tels que la papaye, l'avocat, la goyave, le cacao, puis l'ananas. Il faut y ajouter de bonne heure le tabac. L'agriculture fournit aussi le coton et la fibre de maguey. L'écorce de l'amate permet de confectionner une sorte de papier pour les codex. Enfin, la forêt tropicale offre d'innombrables plantes médicinales, dont les Précolombiens ont su tirer un parti admirable.



Le cadre et l'environnement

Le pays maya tout entier – formé, d'une part, des basses terres allant du Petén au Tabasco et du Belize au Yucatán, et de l'autre, des régions montagneuses que dominent les volcans en éruption du Guatemala méridional, du Salvador et d'une frange occidentale du Honduras – s'étend approximativement sur 1000 km du nord au sud et 600 km d'est en ouest. Cette terre maya se situe au sud du tropique du Cancer. Son centre est recouvert par la grande forêt pluviale, de type amazonien, que draine le Rio Usumacinta, fleuve puissant, courant à la frontière entre Mexique et Guatemala. Ses eaux boueuses rejoignent celles du Rio Grijalva avant de se jeter dans le golfe du Mexique, sur la côte du Tabasco.

Cet environnement chaud et humide semble peu propice à l'éclosion d'une haute culture. En réalité, il a fallu que les Mayas de l'époque préclassique aménagent – au prix d'efforts considérables – le milieu dans lequel ils implantent leur agriculture primitive:

dans les bassins fluviaux gorgés d'eau, ils réalisent un dense réseau de drainage. Ces canaux artificiels au tracé géométrique – que met en évidence la photographie aérienne – transforment le sol marécageux en terre cultivable. Cet équipement du territoire révèle un prodigieux travail collectif. Celui-ci n'aurait jamais pu s'accomplir sans des structures sociales hiérarchisées et sans une organisation politique dont les origines remontent au-delà du préclassique moyen (900 à 300 avant J.-C.).



Mais les terres où s'établit le peuple maya sont pauvres en minéraux: hormis des filons d'obsidienne près des volcans et de rares gisements de jade, point de métaux qui permettraient l'éclosion d'une orfèvrerie ou d'une métallurgie: ni or ni argent ne se trouvent sur place. Et l'apparition d'une technologie du cuivre et du bronze sera le fait d'autres populations précolombiennes, situées tant en Colombie qu'en Equateur. Les radeaux de commerce en provenance de ces régions fourniront aux Mayas, à la fin de l'époque classique, les premiers objets de culte et de parure en or et les premiers outils de métal.

L'épanouissement des édifices

Grâce à leur formidable entreprise de bonification des terres inondées dans les plaines tropicales, les Mayas ont vite produit des surplus de nourriture qui, seuls, permettaient d'affecter des milliers d'ouvriers aux colossales réalisations architecturales de la fin de l'époque préclassique (300 avant à 300 après J.-C.) et surtout de l'époque classique (300 à 900 après J.-C.). Il s'agit essentiellement des grands centres urbains, tels que Tikal, Uaxactún, Rio Azul, Copán, Quirigua, Palenque, Piedras Negras et Yaxchilán, qui ont développé de grandioses programmes de construction.

Les terres humides du Quintana Roo et du Campeche abritent aussi de brillantes réalisations architecturales qui illustrent les styles "Rio Bec" et "Chenes". Elles forment la liaison entre l'art maya guatémaltèque et le style yucatèque, avec des sites comme

Kohunlich, Becán, Xpuhil, Dzibanché ou Chicanna, dont plusieurs ne sortent de l'oubli que depuis peu de temps.

La lecture des inscriptions

L'interprétation des créations architecturales s'est récemment enrichie grâce aux considérables progrès accomplis dans le déchiffrement des hiéroglyphes mayas. La lecture des textes consignés sur les édifices – stèles, linteaux, bas-reliefs, escaliers, etc. – est devenue réalité à la suite des efforts conjugués de spécialistes éminents qui ont collaboré depuis une vingtaine d'années à la solution de l'énigme.

Ce déchiffrement marque donc une véritable révolution dans l'interprétation du passé maya. Là où l'on croyait naïvement avoir affaire à un peuple pacifique, abîmé dans la contemplation de systèmes fondés sur un temps cyclique, impliquant une sorte de fascination qu'aurait exercée le calendrier religieux, on découvre des personnages bien humains, qui naissent, se marient, montent sur le trône, se font la guerre, cherchent à dominer leurs voisins, s'opposent lors des compétitions du jeu de balle, sacrifient les vaincus lors de sanglants rituels, et enfin se font accompagner dans la mort par des épouses et des esclaves, comme le faisaient les potentats de Mésopotamie ou de Chine.

Les formes d'expression esthétique

On a souligné plus haut que les aléas de la préhistoire ont mis les Précolombiens devant l'obligation de concevoir par eux-mêmes l'ensemble de leurs moyens culturels et de leurs formes d'expression.



En architecture, ils ont ainsi élaboré leur propre langage. Cela est vrai aussi bien pour les lois fondamentales que sont la symétrie, l'orthogonalité ou l'axialité (qui dérivent

naturellement des structures propres aux vertébrés, au corps et au visage humains), que pour les organes de la construction tels que baies, portes, piliers, colonnes, chapiteaux, frises, corniches, escaliers, linteaux, voûtes, toitures, etc.

C'est pourquoi l'étude de l'architecture maya constitue l'une des meilleures clés pour comprendre l'extraordinaire culture de ces populations qui se sont développées dans un monde tropical et exubérant, au cours d'un long combat avec une nature souvent hostile à l'homme, dont ils ont fait leur environnement quotidien.

CONSTRUCTION

LOIS ET TECHNIQUES DES BÂTISSEURS

Au sein de l'architecture précolombienne, la production des Mayas occupe une position particulière. Représentant un courant majeur parmi les civilisations mésoaméricaines, les Mayas sont les auteurs d'édifices qui se distinguent des créations de tous les autres peuples du Nouveau Monde.

Les bâtiments érigés en territoire maya comportent en effet un système de couverture en dur – la voûte en encorbellement ou fausse voûte – réalisé à l'aide d'un mortier mêlé de cailloutis, qui forme un béton quasiment monolithique. Cette particularité vaut aux monuments de cette haute culture non seulement d'avoir mieux résisté que d'autres aux atteintes du temps, des hommes et de la nature, mais d'offrir aujourd'hui encore des espaces internes intacts. L'historien peut donc saisir les objectifs et les préoccupations de leurs auteurs.

Chez ces Précolombiens, l'architecture est une source de renseignements essentielle. Elle permet d'imaginer ce que fut l'existence des tribus qui vécurent dans la grande forêt du Petén et du bassin de l'Usumacinta. En outre, elle régit la sculpture, la peinture, les inscriptions, les concepts d'urbanisme, les modes d'expression de la religion et du pouvoir. C'est autour d'elle que se concentrent les grandes entreprises de tout un peuple. C'est elle qui fournit le fil conducteur des recherches grâce auxquelles la civilisation maya nous est accessible.

Il importe donc de situer cet art dans sa spécificité au sein de la pensée des populations précolombiennes, et plus spécialement des Mayas. À aucun moment, il ne faudra perdre de vue cette évidence: d'un examen superficiel, il pourrait sembler qu'il existe une parenté entre l'architecture maya et les grandes créations de l'Occident ou de l'Asie (Égypte, Mésopotamie, Grèce, Angkor, etc.). Or il n'en est rien. Ces analogies ne découlent nullement d'un patrimoine que les Amérindiens auraient en commun avec les populations de l'Ancien Monde: car, on l'a souligné, le bagage culturel des Précolombiens est tout entier l'oeuvre des tribus qui ont pénétré en Amérique par l'Alaska avant même l'époque néolithique. En arrivant sur place, elles ne pouvaient donc disposer, dans l'art de bâtir, d'aucune tradition technologique et esthétique importée de leur “patrie” originelle, où l'architecture ne fera son apparition que beaucoup plus tard.

De la hutte à la pyramide

Chez les Mayas, toute construction dérive de la hutte ancestrale, à parois de clayonnage et de pisé, couverte d'une toiture de palmes posée sur une charpente de bois.

L'habitat vernaculaire – parfaitement adapté au climat tropical – se compose, pour chaque famille, d'une ou deux huttes souvent disposées parallèlement l'une à l'autre. Chaque cabane ne comporte qu'un seul espace interne, qu'éclaire une porte carrée ouverte sur l'un des côtés longs de la construction. Cette porte est parfois dédoublée sur l'autre côté pour permettre à l'air de mieux circuler.

Le plan est rectangulaire ou ovale, les petits côtés de la hutte étant alors arrondis, ce qui conduit à donner une forme conique aux deux extrémités de la couverture. Cette hutte traditionnelle – que l'on voit aujourd'hui encore dans les villages du Yucatán – est une survivance de l'habitat millénaire de l'époque précolombienne. Elle n'a guère changé depuis l'aube de la société maya, voici trois mille ans.

Ce principe – qui veut que l'on réédifie toujours un lieu de culte sur le même site, et que l'on érige sur une pyramide ancienne une construction nouvelle, plus importante – est une constante. Elle explique, sans doute, le gigantisme des pyramides mayas qui culminent à 70 m, comme pour mieux dominer la forêt. La superposition constitue ainsi un système de croissance architectural propre aux Précolombiens. Elle permet aux archéologues de trouver, sous un bâtiment ruiné, un état antérieur de celui-ci, qui est parfaitement conservé, bien que plus ancien.

La composition des palais

L'architecture de pierre des Mayas se compose de deux grandes catégories d'édifices: d'une part, ainsi qu'on vient de le mentionner, les pyramides qui résultent souvent de superpositions successives et qui constituent une sorte d'hymne de pierre dédié aux dieux, vers lesquels l'homme dresse de grands escaliers que gravissent les prêtres, et d'autre part les vastes bâtiments, conçus en longueur et de proportions relativement basses, que l'on qualifie de palais.



Cette opposition entre des “tours” et des “barres” – pour reprendre le langage de l’urbanisme moderne! – reflète, ainsi qu’on le constatera, l’opposition entre demeure des divinités et habitat des humains ... même si les occupants des palais se limitent à l’élite. Car seuls les détenteurs du pouvoir (rois, prêtres, guerriers, savants, etc.) occupent les édifices de pierre, le peuple continuant à vivre, en grande majorité, dans les cabanes traditionnelles.

Entre les tours et les barres, qu’est-ce donc qui différencie les espaces internes propres aux unes et aux autres? Pour répondre honnêtement, il faut avouer que rien ne permet de distinguer la cella d’une pyramide d’une salle de palais. Ici comme là, on a affaire à la même “pétrification” de la hutte: mêmes dimensions restreintes qui découlent des proportions d’une chambre d’habitation, même couverture de pierre réalisée au moyen d’une voûte en encorbellement, imitant l’espace interne de la cabane de chaume. Bref, dans le temple comme dans le palais, l’architecture de béton reproduit les mêmes formes.

Le jeu de balle: un rituel mésoaméricain

Outre les pyramides et palais, l’un des éléments architecturaux caractéristiques des centres urbains mésoaméricains est le jeu de balle – ou jeu de pelote – généralement pratiqué par les peuples précolombiens de toutes les régions allant des forêts du Petén jusqu’aux hauts plateaux mexicains. Sa présence est attestée déjà chez les Olmèques, à La Venta, vers 1000 avant notre ère. Lieu d’affrontement de deux équipes, le jeu de balle obéit à des règles complexes. Il se pratique à l’aide d’un gros “ballon” de latex plein, pesant plus de un à trois kilogrammes. Le jeu consiste, sans l’aide des bras ni des jambes, à propulser cette balle avec le torse et la taille. Le corps des joueurs est protégé par une épaisse et large ceinture de tissu, de bois et de rembourrage de coton. La balle doit atteindre des “buts” représentés par des poteaux ou par des anneaux fixés dans les murs latéraux de la place de jeu. La partie se termine parfois par la mise à mort du vaincu, lors d’un rituel dépendant du calendrier et des cycles astraux.

Le jeu de balle représente, dans l’urbanisme des cités mayas, un élément important qui dépasse l’aspect purement ludique pour revêtir une fonction religieuse, s’inscrivant dans le rituel sacrificatoire. C’est pourquoi l’importance de cet aménagement collectif ne saurait être sous-estimée.

Il existe, bien entendu, d’autres types d’édifices mayas: observatoires, bains de vapeur, plates-formes de sacrifice, etc. qui complètent le plan d’urbanisme.

Les techniques de construction

Ni le bois ni la pierre ne font défaut dans l’aire occupée par les Mayas. La grande forêt pluviale fournit l’acajou et le zapote, ou sapotillier mis en oeuvre pour confectionner les linteaux de portes et les parements sculptés qui revêtent l’intérieur des temples bâtis au sommet des pyramides.

Quant à la pierre, les structures karstiques du Yucatán offrent un beau calcaire, tantôt blanc, tantôt rose ou gris, qui se prête bien au travail de taille et de sculpture. Dans les régions à relief montagneux et volcanique, on recourt aux trachytes, aux basaltes ou au tuf pour dresser des murs en petit appareil régulier.

Le décor des monuments mayas

La conception de l'architecture maya ne permet pas de dissocier les structures de leur décor. Le constat est évident en ce qui concerne la technique du béton, où le parement – qui comporte souvent une ornementation en relief – fait partie intégrante de la construction. Ainsi qu'on le soulignera, cette solution permet, en particulier dans le style Puuc, de standardiser la production de centaines de blocs semblables qui concourent à la composition de motifs répétitifs: masques, claustra, etc. Une telle formule conduit à une véritable production en série avant la lettre et constitue une caractéristique technologique des plus originales dans l'art maya.

Mais à haute époque, les éléments ornementaux, disposés sur les faces inclinées des pyramides, sont réalisés à l'aide de motifs de stuc traités en fort relief. C'est le cas pour les énormes masques de divinités qui couvrent les degrés d'une série d'édifices remontant à l'époque préclassique. Citons en particulier une pyramide d'Uaxactún (Structure H-Sub 3), dans le Petén, de même que le premier temple de Cerros (Structure 5C-2), dans le Belize, ou la Pyramide des Masques à Kohunlich, dans le Quintana Roo. Cet art du plâtre sculpté – avec sa riche polychromie, partiellement effacée aujourd'hui – est appliqué sur une “ossature” de maçonnerie: des blocs saillants forment une “armature” qui soutient les éléments en relief, tels que le nez ou la coiffure du dieu.

À propos de la couleur, on ajoutera que les façades des bâtiments mayas étaient généralement revêtues d'une couche de lait de chaux et polychromées. Les témoignages des premiers voyageurs qui ont visité Palenque, de même que les rares vestiges de pigments qui subsistent sur les pyramides et palais confirment l'existence de teintes vives (un rouge-orangé) recouvrant les structures architecturales.

MONUMENTS RELIGIEUX

TIKAL – UNE MÉTROPOLE DE LA JUNGLE

L'émergence des grandes cités mayas est un processus lent qui débute à la fin de l'époque préclassique, vers 200 ou 100 avant notre ère. Mais poursuivre la constitution des premiers centres de culte et de pouvoir, il faut remonter beaucoup plus haut dans le passé; ce sont les établissements érigés par les Olmèques du golfe du Mexique vers 1200 ou 1000 avant J.-C. qui marquent l'origine des centres cérémoniels précolombiens. Cette notion recouvre les complexes construits, dotés de ces deux éléments constitutifs que sont, d'une part, la pyramide, et, de l'autre, le jeu de balle.

L'épanouissement des centres religieux

Nés dans un environnement alluvionnaire – la pierre est rare et doit être importée par radeaux, à partir de carrières situées à plusieurs dizaines de kilomètres – les monuments olmèques sont réalisés, pour l'essentiel, en terre battue. Il s'agit d'amoncellements de limon. Ce matériau provient du curage des canaux que nécessite l'entretien du système de drainage et d'irrigation. Ainsi l'architecture olmèque est entièrement réalisée en terre, comme le seront longtemps les premières constructions mayas. Elle se compose de formidables masses dont l'accumulation donne naissance à des plates-formes et des talus, ainsi qu'à des pyramides, la pente de celles-ci étant régie par l'angle d'éboulement naturel des matériaux meubles qui les composent.

Les créations de la sculpture olmèque – en particulier les têtes colossales – vont avoir un écho tardif jusque sur la côte du Pacifique, au sud du Guatemala actuel, dans les sites de La Democracia ou de Monte Alto. Quant aux stèles, elles apparaissent également à La Venta, mais ne revêtent leur aspect accompli qu'avec les superbes exemples à décor de personnages traités en bas-relief que les fouilleurs ont découverts à Kaminaljuyú (300 avant à 150 après J.-C.), non loin de la ville moderne de Guatemala-City. Enfin, dans le Veracruz, la stèle de La Mojarra marque l'apparition, en 156 de notre ère, d'un style dit “épi-olmèque”, où l'effigie du personnage est accompagnée d'une grande inscription en glyphes analogues à ceux dont usent les Mayas.

Ces recherches attestent donc d'emblée le lien étroit qui existe entre l'architecture et la religion à travers un système sémiologique qui traduit une représentation rigoureuse de l'univers et de la “mécanique” céleste. Partout et toujours, il faudra relier les constructions sacrées au monde divin dans lequel se meut le peuple maya, et dont les architectes s'efforcent de transcrire symboliquement la réalité dans leurs créations culturelles.

Construction des grandes pyramides

C'est à Tikal que le gigantisme de l'architecture maya classique se donne libre cours. Dans cette immense métropole qui, à son apogée, devait abriter des dizaines de milliers d'habitants et drainer la production du Petén environnant, la concentration du pouvoir politique et religieux conduisit à consacrer d'énormes efforts à l'édification d'un ensemble de monuments grandioses, dont la fonction sacrée se conjugait avec le rôle d'apparat.

Il aura fallu un demi-millénaire pour que le concept de pyramide maya atteigne ses dimensions maximales: on peut considérer qu'une évolution régulière mène de la plateforme de Cerros (19 m x 14 m, pour 5 m de haut, soit 1300 m³), ou de celle d'Uaxactún à l'aube de notre ère (25 m de côté pour 9 m de hauteur, soit quelque 5000 M³), jusqu'à la colossale pyramide du Temple IV de Tikal (70 m de hauteur pour une base de 60 m sur 50 m environ, soit 75000 m³) datant du VII^e siècle. Le volume de l'édifice qui forme le soubassement du sanctuaire sommital aura été multiplié par soixante, dans un cas, et par quinze, dans l'autre. Mais la fonction n'aura guère changé: sur l'énorme socle – généralement à degrés superposés, en retrait les uns sur les autres – la cella qui était jadis en matériaux périssables s'est muée en une double ou triple chambre en maçonnerie que surmonte une cresteria (ou “crête” sommitale purement décorative).

Le sanctuaire est alors formé de pièces minuscules, communiquant l'une avec l'autre, que couvrent de fausses voûtes bétonnées dont la forme reproduit l'espace interne de la hutte traditionnelle en torchis et en chaume. C'est là que se déroulaient les rites d'un culte à caractère cosmologique. Comparé au volume plein de la pyramide, l'espace creux formant le sanctuaire représente moins d'un centième, parfois même un cent-cinquantième du bâtiment.

Et si les faces coniques de la pyramide olmèque en terre de La Venta ne dépassaient pas 35°, la pente atteint maintenant l'inclinaison vertigineuse de 70° à Tikal, avec une phénoménale volée d'escaliers dont les emmarchements sont deux fois plus étroits que hauts. Des faces aussi inclinées, caractérisant cette fantastique montagne artificielle qui totalise 150 000 tonnes, ne répondent évidemment plus à l'angle d'éboulement naturel des matériaux accumulés. Il ne s'agit plus de terre, mais de maçonnerie, et la réalisation représente un tour de force technologique remarquable. La pyramide est construite grâce

à la maîtrise du mortier. Elle comporte un revêtement soigneusement appareillé que soulignent des degrés dont la modénature allège la masse.

Ces degrés qui sont limités à trois dans le Temple II, atteignent le nombre de dix au Temple I. Ils constituent une vigoureuse structuration de la masse pyramidale. Chaque degré, qui offre des faces presque verticales, est souligné par une gorge inférieure. Le traitement plastique nerveux du volume et le rythme régulier de ces lignes horizontales n'en contrastent que mieux avec l'escalier en saillie qui jaillit d'une seule volée, s'élevant de la base à la plate-forme de maçonnerie sommitale sur laquelle se dresse le sanctuaire, lui-même couronné par la cresteria haute de 8 à 10m.

LES ARTS

SPLendeur DES ARTS AU CHIAPAS

La zone occidentale du monde maya qui porte le nom de Chiapas, est limitée au nord-est par l'Usumacinta – formant la frontière entre Mexique et Guatemala – et à l'ouest par le Rio Grijalva, ces deux fleuves s'unissant pour se jeter dans le Golfe du Mexique après avoir traversé une région jadis occupée par les Olmèques. À la période préclassique finale (-400 à -250 avant notre ère), ce peuple a joué, pour toutes les tribus qui vivaient à son contact, un rôle civilisateur considérable.

Les terres humides et luxuriantes du Chiapas sont jalonnées d'anciennes agglomérations, dont les ruines ont été recouvertes par la forêt tropicale. On a recensé soixante-dix cités mayas, dont les plus importantes, outre Palenque, sont Yaxchilàn, sur le cours de l'Usumacinta, Bonampak et Toniná, Teapá et Simojovel, ainsi que Jonutá et Comalcalco à l'ouest. Sur la rive guatémaltèque de l'Usumacinta, on signalera encore la cité de Piedras Negras, qui relève d'un style analogue.

Palenque, au coeur de ce pays de forêt pluviale et de marais que sillonnent de nombreux cours d'eau, est peut-être la plus émouvante des grandes cités classiques édifiées au Chiapas par les Mayas. Adossée aux premiers plissements de la Sierra Madre que couvre une impressionnante végétation, la ville occupe un replat d'où la vue porte au loin vers le nord. Au sud, elle est bordée par une série d'escarpements, dont les premières éminences sont couronnées d'édifices. Un petit affluent de l'Usumacinta, le Rio Otolum, court au milieu des ruines. Aux abords des grands édifices d'apparat qu'il menaçait d'éroder en période de crue, son cours a été canalisé par les Mayas au moyen d'un aqueduc souterrain.

Si l'agglomération de huttes s'étendait sur une largeur d'environ six kilomètres, la zone construite en dur couvre 2000 mètres d'est en ouest pour 1000 mètres du sud au nord. Dans ce périmètre, les principaux monuments – pyramides, palais, jeu de balle – se concentrent essentiellement autour d'une Grande-Place bordée par un édifice palatin à plusieurs cours et par la Pyramide des Inscriptions. Jouxant ce groupe principal, on trouve à l'est le complexe du Temple de la Croix, et au nord le groupe du Temple du Comte, qui complètent le centre cérémoniel.

Une ville explorée dès le XVIIIe siècle

Palenque a été l'un des premiers sites explorés dans le monde maya: dès 1786, le roi d'Espagne Charles III – qui s'était passionné pour les fouilles de Pompéi, alors qu'il était souverain de Naples et des Deux-Siciles – charge un aventurier, Antonio del Rio, d'une mission à Palenque. L'expédition a lieu en 1787. Ces travaux marquent le début des prospections archéologiques consacrées aux civilisations précolombiennes. Ils se heurtent à l'incompréhension et leurs résultats ne seront publiés qu'en 1822.

C'est ensuite Charles IV d'Espagne qui confie au “colonel” Guillaume Dupaix une mission d'exploration, en collaboration avec le dessinateur mexicain Luciano Castaneda. Les deux hommes visitent la cité en 1805-1806. Ils en rapportent des relevés de bas-reliefs sur calcaire et sur stuc. Ce matériel ne paraîtra à Paris qu'en 1834, sous le titre “Antiquités mexicaines”.

Par la suite, en 1821, Jean-Frédéric Waldeck séjourne sur le site. Brillant dessinateur – il est élève de David – Waldeck donne de précieux relevés. Mais, comme ses prédécesseurs Del Rio et Dupaix, il incendie la végétation pour mieux distinguer les ruines. Par là même, il provoque d'irréparables dégâts à l'ensemble du décor polychrome. Son ouvrage ne verra le jour que quarante-quatre ans plus tard, en 1866, faute de rencontrer en France un intérêt suffisant pour les peuples précolombiens.

Les édifices de Palenque

Pour le visiteur, l'arrivée à Palenque est spectaculaire: après une longue côte sinueuse, la voie conduit à une Grande-Place que bordent au sud des collines abruptes, couvertes d'arbres géants et de lianes inextricables. A droite se dressent trois pyramides. La troisième, la plus impressionnante, lance son escalier axial à l'assaut des huit degrés pentus qui supportent le sanctuaire, lui-même disposé sur un socle sommital. Il s'agit de la fameuse Pyramide des Inscriptions. À l'intérieur se trouve la Crypte funéraire découverte avec les trésors et les restes d'un puissant souverain du Vile siècle, dont nous savons désormais prononcer le nom: il se nommait Pacal.

À Palenque s'épanouit une architecture très spécifique, qui se caractérise en particulier par la forme des couvertures en béton. Celles-ci évoquent des toits “à la Mansart”. De même, le décor de ces édifices, avec la présence d'éléments de stuc en haut-relief ou même en ronde-bosse, devait conférer aux bâtiments de culte et d'apparat un aspect fastueux que rehaussait encore une éclatante polychromie.

Les styles Rio Bec et Chenes

Située entre la plaine du Petén au sud et les brousses du Yucatán au nord, la région médiane qui couvre les territoires du Campeche et du Quintana Roo, représente incontestablement la province la plus méconnue du monde maya. En grande partie inhabitée de nos jours, ces terres sont couvertes d'une forêt tropicale, où palmiers et sapotilliers se mêlent à une végétation touffue. Seuls les chicleros, en quête de gomme à mâcher, ont longtemps parcouru ces terres. Ils y ont découvert une série de centres mayas d'un grand intérêt; car le style des monuments qui dormaient sous les lianes et les amoncellements d'humus est pleinement original.

Ces zones récemment explorées s'étendent au sud du Yucatán, non loin de la frontière guatémaltèque. Elles sont situées en pays mexicain de part et d'autre de la route qui relie d'est en ouest la ville moderne de Chetumal, sur la mer des Caraïbes, au bourg

routier d'Escarcega, entre Campeche et Villahermosa. Il s'agit en particulier des cités de Kohunlich, Dzibanché, Xpuhil, Becán et Chicanna.

Les efforts actuels des archéologues mexicains pour sauvegarder, restaurer et rendre accessibles les monuments mis au jour contribuent à corriger une erreur largement répandue depuis les pionniers de l'exploration maya: en effet, selon Sylvanus Morley, la chronologie maya se divisait en Ancien Empire (époque classique aux Guatemala et Honduras) et Nouvel Empire (période postclassique au nord du Yucatán).

Le Temple des Masques de Kohunlich

Découverte sur le site de Kohunlich, près de Chetumal, la Pyramide des Masques date de l'aube classique. Elle comporte, sur sa face ouest, de grands visages de stuc jadis polychrome. Ces masques se répartissent sur quatre étages, de part et d'autre d'un escalier axial. Ce décor monumental évoque le temple de Cerros, au Belize, mentionné précédemment. En effet, Kohunlich offre, comme l'édifice préclassique de Cerros, une façade décorée de superbes effigies solaires. Ces reliefs intacts ont été mis au jour sous un revêtement plus tardif, mais ruiné. La loi des superpositions d'édifices nous vaut de disposer ainsi de témoignages anciens dont l'état de conservation est d'une fraîcheur surprenante, surtout si l'on tient compte de la fragilité du matériau.

Le thème solaire qu'illustrent ces stucs stylisés, qui atteignent d'amples dimensions, atteste un souci cosmologique. Cette ornementation exprimée avec éclat sur la façade des temples répond à une préoccupation religieuse qui traduit l'existence de cultes à caractère astral. Bientôt, pourtant, les rituels fondés sur les mouvements du ciel et les rythmes du calendrier se conjuguent avec des thèmes dynastiques. Ceux-ci accompagnent la montée en puissance des détenteurs du pouvoir. Ils montrent de véritables généalogies, avec “galeries” d'ancêtres, dont l'image se confond avec celle de l'astre solaire. Ce symbolisme commande toute l'organisation spatiale, car le temple est érigé à la fois en l'honneur des dieux qui y sont honorés et des souverains qui les représentent sur terre, en officiant dans les sanctuaires.

Des masques analogues – mais en grande partie détruits – sont apparus aux fouilleurs sur le site de Dzibanché, récemment ouvert à un public encore trop rare. Là également, comme à Kohunlich, les structures construites qui émergent de la forêt obéissent à une stricte organisation: acropoles, pyramides, esplanades, places, terre-pleins s'organisent selon un trame orthogonale. Elles permettent de lire l'urbanisme souvent très élaboré des divers quartiers de ces agglomérations. Les palais et jeux de balle y alternent avec les sanctuaires. Nombre de soubassements de terre supportaient jadis des constructions de bois et de palmes, destinées à l'habitat des hauts dignitaires.

GLOSSAIRE

Aigles: (Ordre des) Chez les Toltèques et les Maya-Toltèques (comme plus tard chez les Aztèques), les Aigles désignent un groupe de guerriers liés entre eux par un statut particulier: ce sont des dignitaires militaro-religieux.

Amate: écorce d'un arbre dont les Précolombiens faisaient le support de leurs codex (voir à ce nom) en enduisant les fibres d'un lait de chaux.

Barlong: se dit d'un espace plus large que profond, dont l'axe transversal est donc plus important que l'axe longitudinal.

Barre cérémonielle: insigne du pouvoir que détenaient les dignitaires mayas. Il s'agit d'un grand sceptre, souvent terminé, aux deux extrémités, par des têtes de monstres.

Castillo: de l'espagnol "petit château", désigne souvent l'édifice majeur d'une cité maya (pyramide de Chichén Itzá, Temple de Tulum).

Ceiba: le plus grand arbre de la forêt pluviale. Par extension, l'arbre sacré géant qui formait l'axe de l'univers, dans la cosmologie maya.

Codex: se dit des manuscrits mayas faits d'écorce d'amate, dont les feuilles se déploient en accordéon. Ces livres peuvent atteindre 13 m de long.

Coffrage: enveloppe dans laquelle est coulé le béton. Chez les Mayas, l'usage était de réaliser un coffrage en pierres. Les blocs, munis de tenons pénétrant à l'intérieur du mur, étaient pris dans la masse de béton. Ce coffrage à demeure formait donc, à l'extérieur, un parement visible.

Glyphes: terme qui désigne, par analogie avec les hiéroglyphes égyptiens, les signes complexes de l'écriture maya. Le glyphe est formé d'un ou deux éléments signifiants, auxquels sont accolés des affixes ou des suffixes.

Jeu de balle: (de pelote) jeu d'équipe largement répandu dans les cultures précolombiennes depuis l'époque des Olmèques jusqu'aux Aztèques. Son aire couvre la Mésoamérique, du Salvador aux régions subdésertiques du nord du Mexique. C'est un "sport" sacré qui se pratique avec une grosse balle de latex pleine. Il requiert beaucoup d'adresse, les adversaires n'ayant le droit de se servir ni de leurs bras ni de leurs jambes. Seul le torse et les hanches étaient mis à contribution. Le jeu se déroule dans de vastes espaces aménagés à l'aide de murs en talus. Des buts y sont disposés sous forme d'anneaux de pierre ou de stèles. A l'issue du "match", un joueur pouvait être sacrifié aux divinités – par décapitation ou cardiectomie.

Mexica: Ce terme désigne les tribus précolombiennes parlant la langue nahuatl, telles que les Aztèques et leurs prédécesseurs les Toltèques.

Néolithique: (révolution) avènement progressif des techniques de l'élevage, de l'agriculture et de la céramique qui se produit lors de la sédentarisation des tribus préhistoriques (dès 5000 avant J.-C.), auparavant formées de chasseurs et de cueilleurs nomades.

Précolombien: (Précortésien) désigne les cultures qui ont existé en Amérique avant l'arrivée, en 1492, de Christophe Colomb dans le Nouveau Monde. Respectivement, précortésien désigne les peuples de Mésoamérique avant la conquête du Mexique par Cortés en 1522.

Sacerdotes: terme emprunté à l'espagnol sacerdote, pour désigner les prêtres ou officiants des rituels précolombiens.

Stèle: grande pierre dressée, généralement ornée de reliefs et d'inscriptions glyphiques. Les stèles mayas servent à commémorer des événements historico-religieux. Le décor sculpté représente généralement un souverain effectuant un rite.

Tun: période de 360 jours dans le calendrier maya.

Vicésimal: (système base) Dans les mathématiques mayas, le système de notation est positionnel: il a pour base le nombre vingt. On change donc de colonne après 19, 399, 7999, c'est-à-dire à la vingtième unité, dizaine, centaine, etc.

Xibalba: royaume de l'Inframonde ou de l'Outremonde des Mayas, selon le texte du "Popol Vuh".

Zapotèques: peuple précolombien de la région de l'Oaxaca (capitale Monte Alban). Apogée entre 250 et 800 après J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

Adams, Richard E. W., Walter E. Brown et T. Patrick Culbert: *Radar Mapping, Archaeology, and Ancient Maya Land Use*, in: Science 213, 1981.

Hartung, Horst: *Die Zeremonialzentren der Maya*, Graz, 1971.

Robertson, Merle Greene: *The Sculpture of Palenque*, 4 vol., Princeton, New Jersey, 1983-1991.

Ruz Lhuillier, Alberto: *Costumbres funerarias de los antiguos Mayas*, Mexico, 1968, réimp. 1991.

Schele, Linda et Miller, Mary E.: *The Blood of Kings – Dynasty and Ritual in Maya Art*, Kimbell Art Museum, Fort Worth, 1986.

Thompson, J. Eric: *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, 1958.